

Appel ! L'altérité comme attraction

*Mohammed SEFFAHI **

L'agitation et l'inquiétude suscitées par la présence de l'autre nous appelle à reposer un "geste fondateur" : le geste d'attraction. Ce geste est sans doute une tension, à maintenir en tant que telle, entre différences identificatoires et références partagées.

On pourra toujours se demander, à un moment agité et inquiet de notre société d'aujourd'hui, si l'autre a sa place dans ce monde, si son existence est là où il est, ou ailleurs. Peut-être nulle part.

Nous avons eu tendance, ces dernières années, à mettre exclusivement en avant la question de l'autre et à manifester le souci de la sauvegarde de ses particularités. Or, il semble que nous soyons allés trop loin sur cette voie et que, pour parler comme Hanna Arendt, nous en ayons compromis le "sens commun". Aujourd'hui, nous nous imposons d'examiner la question du racisme, parce qu'il nous faut nous assurer des raisons que nous avons de vivre ensemble, avec nos différences. Au rejet qui nous menace, nous voulons objecter désormais non pas un universalisme abstrait mais une position qui puisse articuler des identités culturelles dans un même espace. Bref, nous retrouvons peut-être un geste fondateur : la recherche d'une attraction (qu'on la nomme idée, structure ou autre), contre l'abandon au flux des opinions et à la violence des revendications particularistes.

L'argument d'attraction

Je ne sais pas si je décris là le mobile de cet "appel". J'énonce en tous cas les motivations qui sont les miennes à prendre en charge la question du racisme. Suggérant dans mon titre que je considère l'autre que moi comme une attraction, j'annonce l'ambition de suivre l'enseignement de Hegel, un Hegel pour qui toute l'identité est avant tout processus continué d'identification.

Pas de différences sans identité ; pas d'identité sans différences. D'où ma question liminaire : n'auraient-ils pas oublié la leçon de Hegel, ceux qui s'imaginent qu'une culture peut ne concerner qu'une nation, qu'un groupe social ou qu'une ethnie ? N'auraient-ils pas oublié la leçon de Hegel, ceux qui invoquent l'universalité de leurs propres valeurs, de leurs croyances ou de leurs comportements ? Qu'on mette l'accent sur les divergences culturelles ou bien sur leur réduction à l'unité d'un fondement, le risque est toujours qu'on hypostasie l'un des points de vue, jusqu'à soutenir un relativisme absolu (tout se réduit à un point de vue unique). L'oubli de Hegel ou sa mésinterprétation conduisent à un même résultat : tantôt on supprime les différences, on instaure par là une situation d'oppression et on ruine ainsi l'attraction vers l'autre ; tantôt on érige ces différences en autant d'absolus, on justifie par là une situation atomisée et on ne comprend pas davantage les raisons qui porteraient à vouloir communiquer avec l'autre : dans les deux cas, ce qui fait défaut, c'est justement le sens de l'altérité : on étouffe l'autre sous l'universel, dans le premier cas, on le dilue dans le contexte d'atomisation défini par le second cas. Voilà pourquoi je propose d'aborder l'altérité comme argument d'attraction entre les hommes.

Si je devais illustrer la vertu de l'altérité comme attraction, j'évoquerai un épisode raconté par Tocqueville dans un texte intitulé "Quinze jours au désert". Dans ce texte, Tocqueville explique comment il est effrayé de découvrir en Amérique le triomphe de l'uniformité : "l'homme

* Sociologue, ARAFDES,
Centre Walras CNRS

que vous avez laissé dans les rues de New-York, vous le trouverez au milieu des solitudes de l'Ouest : même habillement, même esprit, même langue, mêmes habitudes, mêmes plaisirs". Bref, l'Amérique a fait disparaître toute possibilité de dépaysement, de sorte que désormais l'homo democraticus va vivre dans une dangereuse spécularité : chacun voit dans l'autre son semblable et va se retrouver tenaillé par le souci d'une égalité absolue en même temps que d'une impossible singularisation. Parce qu'il n'y a plus d'altérité, il n'y a plus de modèle qui puisse inviter à s'auto-dépasser. Je n'insiste pas mais on a là, avec ce constat d'une disparition de l'altérité (c'est-à-dire du sentiment de l'étrangeté), les bases de cette démocratie qui entretient le conformisme et finit par perdre les critères de l'identité personnelle.

La question

Car, et c'est bien là toute la question, l'autre ne se décrit pas par ce qu'il est et par l'addition, mais seulement par tout ce que l'on peut dire qu'il n'est pas. L'autre n'est pas non plus l'autre absolu puisque celui-ci est toujours déjà l'autre de quelqu'un. Il

n'est la plénitude qu'en étant d'abord sa totale insuffisance à soi-même, chaque fois qu'en quelque chose ou en quelqu'un il se manifeste comme être. Il englobe tout parce qu'il ne peut rien contenir ou retenir en soi-même comme lui étant propre. Il est irremplaçable et impensable sous le mode de la substance, et la pensée qui le pense — en mystère et par négation — ne parvient en se déportant vers lui qu'à se renier elle-même ; elle se dissout en lui en même temps qu'elle en perd l'idée. Toute idée substantielle de l'autre rencontre ainsi l'autre comme sa limite, comme l'horizon où elle chancelle. L'autre le point intenable qu'atteint toute subjectivité qui veut se penser elle-même tout en pensant l'autre hors de soi, qui réfléchit tout en appréhendant l'autre hors de soi.

Mais on ne parle plus de l'altérité comme attraction, et il peut sembler bien étranger d'avoir à la ressusciter aujourd'hui, pour parler de la société d'aujourd'hui. Je n'en parlerai donc que pour dire que c'est peut-être justement dans cette image fuyante de l'autre, que se dévoile le plus intensément le sentiment de l'impossibilité où la société aujourd'hui se trouve de se penser elle-même selon

l'alternative de l'autre. En répudiant la représentation réifiée ou "mystifiée" qu'elle se fait d'elle-même, la société ne parvient pas à contourner pour autant le problème essentiel de sa solution : celui de la constitution de l'autre comme identité. La constitution de l'autre est ainsi rapatriée dans l'identité comme une mise en demeure, une injonction, nécessairement violente, qui suppose que tout puisse être défini, qu'on puisse indiquer à chacun sa place exacte (ici ou ailleurs), montrer partout ses papiers, sa carte d'identité, se nommer, comme si l'autre, quel qu'il soit, ne pouvait se penser que comme opposition, comme s'il se situait dans un temps et un espace déterminé et définissable. Or, l'autre — c'est là son attrait — échappe toujours à la question de l'identité. Il ne se laisse pas remplacer. Toute tentative de le nommer ne peut que le réduire, "lui" qui se situe au-delà de la limite du sens, là où cesse le pouvoir de définir.

Pour finir cet appel, je formulerais volontiers une conclusion en demandant si les hommes ne sont pas toujours, en définitive, unis par ce qui les sépare, que parce qu'ils se découvrent séparés. ■

"Des préjugés difficiles à combattre..."

"...Je travaille comme conseiller à l'emploi dans une ANPE. L'ANPE s'occupe de l'ensemble des demandeurs d'emploi et pas particulièrement des jeunes. Je dirais que le racisme chez nous... les manifestations du racisme sont peu visibles mais le racisme masqué est néanmoins bien réel. C'est à dire qu'il n'y a plus ou quasiment plus d'offres d'emplois directement discriminatoires parce que, dans les termes, les organisations syndicales ont mené bataille à certains moments de telle manière à exclure toutes les affiches comportants des éléments illégaux.

Néanmoins, il est vrai que chaque fois que l'on est amené dans notre métier à prendre une offre d'emploi par téléphone (puisque il n'y a plus rien d'écrit) un certain nombre de demandes disent "je ne veux pas telle ou telle catégorie de population" ou bien on est réduit à la même situation que vous, à savoir: on rappelle les éléments de la loi, on refuse toutes discriminations qu'elles soient de type raciste, raciale, religieuse ou sexiste. On dit que de toute manière en ce qui nous concerne, organisme public, on ne fera pas de sélection. Mais c'est vrai, et pour rendre service au demandeur d'emploi en général, et parce qu'il faut bien le dire pour justifier le chiffre de plus en plus nombreux comme quoi l'ANPE recueille de plus en plus d'offres, il y a rarement de refus d'offre même quand l'employeur a dit très nettement qu'il ne voulait pas de telle ou telle catégorie de population. Il est clair que de ce point de vue là, nous envoyons sur ce type d'offre toutes les personnes intéressées. Par contre, moi je regrette dans le cadre de l'ANPE, de ne pas avoir suffisamment de retour, alors qu'à la mission locale, ayant un public jeune plus restreint, il y a peut-être des retours des personnes qui se sont présentées. Nous avons (pour avoir interrogé des collègues) peu de retour. Néanmoins, il y a tout un travail de persuasion vis à vis de l'employeur parce qu'on est amené à lui demander au téléphone pour quelle raison il refuse et il y a un début de travail

d'explication en disant non seulement c'est illégal, mais il n'y a pas de raison... on peut être amené à présenter des candidats à certain moment que l'on connaît bien en disant: "mais de toute manière essayez, vous ne connaissez pas la personne, on a une personne que l'on connaît et qui a trois ans d'expérience qui peut éventuellement faire l'affaire etc...." Mais effectivement c'est une discrimination et on est dans l'impuissance. On trouve aussi d'autres manifestations, j'ai eu à en vivre et je peux en donner témoignage ici. Au cours d'une formation à l'AFPA dont le CAP est donné par un jury professionnel, dans une des sessions, il se trouvait qu'il y avait toute une série de personnes et le 2ème de la promotion était un jeune marocain qui était en France depuis 3 ans, qui avait fait au Maroc des études de médecine qui n'avaient pas abouti, qui voulait trouver du travail, qui a terminé 2ème de la promotion. Tous les employeurs étaient contents des ses services. Néanmoins les employeurs ont dit : "on ne l'embauchera pas" et la raison donnée était la suivante: "vu la crise du bâtiment dans la mesure où on a plus de grands chantiers à faire, où on pourrait utiliser cette personne pour monter les lavabos, etc...., on ne peut pas l'utiliser dans ce type d'ensemble, on ne va pas l'envoyer en clientèle". Ces gens qui nous parlent de racisme, c'est essentiellement des PME ou des entreprises qui sont en liaison avec la clientèle. C'est un fait, il est difficile de le combattre. Il y a des préjugés comme quoi la société de consommation française, les consommateurs français n'accepteraient pas des personnes en contact direct d'origine étrangère, essentiellement c'est dit, "la population arabe", ça c'est la réalité que l'on rencontre, c'est un phénomène même pour ceux, les jeunes qui font un gros effort, pour avoir un certain nombre de diplôme, pour s'intégrer sur le marché du travail. J'en resterai là..."

(Réaction d'un professionnel lors d'un débat organisé dans le Forum "Tous Différents Tous Égaux", le 22 Mars 1997 à Grenoble)